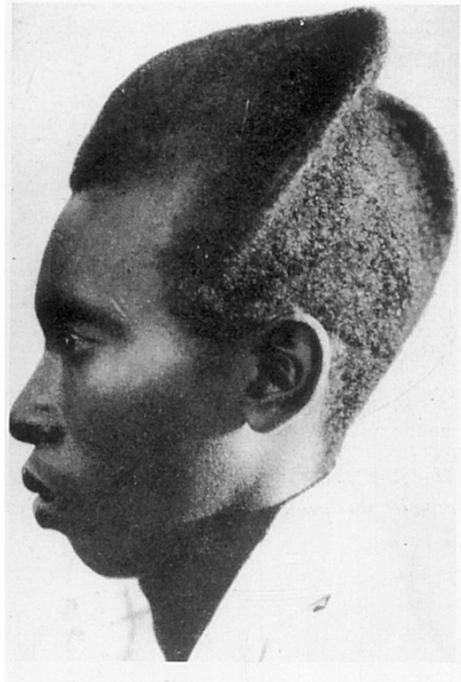




1



2

1. Le pharaon Sési I^{er}, père de Ramsès II. 2. Un Watoutsi actuel. (Cf. article Denise CAPPART dans *Reflets du Monde*, 1956.)

Le type de coiffure du Watoutsi (*droite*) ne se conçoit que pour des cheveux crépus. Il a visiblement servi de modèle pour la confection du casque du pharaon (*gauche*). Les petits ronds dessinés sur le casque pharaonique représentent la stylisation des cheveux crépus, comme l'a remarqué Denise CAPPART. Le casque du pharaon cesse d'avoir une forme bizarre et gratuite parce qu'on a découvert son archétype nègre africain.

Le casque d'un pharaon de la XVIIIe dynastie (Séti Ier) et la coupe de cheveux d'un Watoutsi actuel (Cf. article de Denise CAPPART, *Reflets du Monde*, 1956, cité par C. A. DIOP dans *Antériorité des Civilisations nègres – Mythe ou vérité historique ?*, Paris, *Présence Africaine*, 1967, 2e éd. 1993, pl. 36).

□ Les coiffures : un autre exemple de parenté entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire

Aboubacry Moussa LAM

Résumé : *Dans les précédents numéros de la revue ANKH (1993, 1994), l'auteur a présenté des études comparatives entre l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire, portant sur les instruments aratoires et les sceptres. Fidèle à son approche méthodologique (ANKH, 1992), il aborde dans la présente étude les **coiffures**. Il ne s'agit pas d'une enquête exhaustive mais d'un simple survol circonscrit à l'Afrique occidentale, ayant essentiellement pour but de montrer que quel que soit le domaine choisi, le chercheur peut trouver des éléments de parenté saisissants entre l'Égypte ancienne et l'Afrique subsaharienne.*

Abstract : ***The Head-dress : Another Example of Relationship between Ancient Egypt and Black Africa** — In the previous issues of the review ANKH (1993, 1994), the author's comparative studies between Pharaonic Egypt and the rest of Black Africa, focused on farming instruments and sceptres. True to his methodologic approach (ANKH, 1992), he tackles in the present study with the **head-dress**. It is not strickly speaking an exhaustive investigation but a simple overview through limited to Western Africa, mainly aiming at showing how, whatever the field chosen, the researcher may find starling elements of relationship between Ancient Egypt and Sub Saharian Africa.*

1. Introduction

Dans un article fort bien documenté du *Lexikon der Ägyptologie*, en 1972, le professeur Jean LECLANT résume correctement les approches différentes¹ adoptées pour l'étude des relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire.

Aujourd'hui, bon nombre d'égyptologues, précisément ceux qui s'intéressent spécialement aux phases d'élaboration de la civilisation pharaonique reconnaissent, avec de plus en plus d'objectivité, l'enracinement de l'Égypte dans la terre du continent noir et partant sa profonde africanité².

Cheikh Anta DIOP a défendu l'idée de migrations partant de la vallée du Nil et se dispersant dans toute l'Afrique pour essayer d'expliquer une unité culturelle si manifeste entre l'Égypte et le reste de l'Afrique.

1. LECLANT (J.), 1972.

2. VERCOUTTER (J.), 1992. MIDANT-REYNES (B.), 1992 et VERNUS (P.), 1993. Ce dernier, dans un article fort intéressant sur les origines de l'écriture en Égypte, montre que contrairement aux vieilles théories qui ont fait autorité pendant très longtemps, la civilisation égyptienne ne s'est pas installée toute faite dans la basse vallée du Nil, mais y a, au contraire, connu une longue gestation qu'on peut suivre à travers l'élaboration du système d'écriture.

Dans des travaux récents nous avons montré qu'il était impossible d'expliquer les innombrables similitudes entre l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique par un berceau culturel périsaharien (A. M. LAM, *De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris, Présence Africaine/Khepera ; A. M. LAM, *Le Sahara ou la Vallée du Nil ? — Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire*, Dakar, IFAN/Khepera/Lam).

C'est dans la même perspective que nous avons déjà étudié le *mr* (ANKH n° 2, avril 1993) et les bâtons (ANKH n° 3, juin 1994). Fidèle à notre approche méthodologique (ANKH n° 1, février 1992), qui se veut logique et systématique, nous abordons dans la présente étude les coiffures. Il ne s'agit pas d'une enquête exhaustive mais d'un simple survol concernant l'Afrique occidentale et l'Égypte, ayant essentiellement pour but de montrer que quel que soit le domaine choisi, le chercheur peut trouver des éléments de parenté saisissants entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire.

2. Les noms des coiffures

Nous commencerons notre étude par les noms des coiffures en Égypte ancienne et en Afrique noire. Pour être concluante, celle-ci doit aboutir à des correspondances phonétiques et sémantiques régulières. Nous ne reviendrons pas sur celles constatées et systématisées à l'issue de nombreuses recherches sur les lexiques égyptien et pulaar ; le lecteur voudra bien se reporter à *De l'origine égyptienne des Peuls*, pages 276-297 et spécialement aux tableaux des pages 293-295. Comme il fallait s'y attendre, les noms des coiffures égyptiennes trouvent des correspondants dans les langues négro-africaines. Le tableau suivant en donne une idée :

ÉGYPTIEN

LANGUES NÉGRO-AFRICAINES



3rt : sorte de coiffure (Jéquier, Frises, p. 4)

laara (pulaar) : coiffure des circoncis, des chasseurs et des guerriers.



3tf : a crown of Osiris (Budge, *Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, I, 13 b)

atte (wolof) : juger ; atef³ : ce que l'on juge ; on a jugé.



3diw : garment, apparel (Budge, E.H.D, I, 14 a)

adé (yoruba) : couronne des rois yoruba ou de culture yoruba.



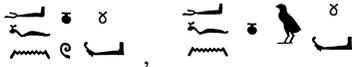
c ff. c ffy : crown, helmet, hat, diadem, cap (Budge, E.H.D., I, 119 b)

laafa (pulaar) : bonnet.

3. DIOP (C.A.), 1977, p. 163.

 ^c*fn* : envelopper, voiler (Jéquier, Frises, p.4)

fiil (pulaar) : enrrouler autour, couronner
fal (wolof) : couronner.

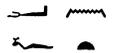


^c*fn* : to bind, to tie, to tie something on (Budge, E.H.D., I, 120 a)

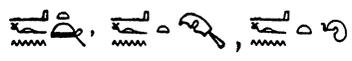
fiil (pulaar) : enrrouler autour, couronner.

 ^c*fnwt* : bandlet, (Budge, E.H.D., I, 120 a)

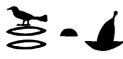
lefol (pulaar) : bande d'étoffe, turban.

 ^c*fnt* : ce qui enveloppe, voile (Jéquier, Frises, p.4)

lefol (pulaar) : bande d'étoffe turban.

 ^c*fnt* : head-cloth, head-dress, wig (Budge, E.H.D., I, 120 a)

kufne (pulaar) : sorte de calotte pour les hommes d'âge mûr.

 *wrt* : couronne blanche (Jéquier, Frises, p. 12)

wuloor (pulaar) : grand bonnet de forme allongée.
wort- (pulaar) : suprême en matière de grandeur.
goro (dogon) : bonnet de Hogon.

 *misw* : ornement (Budge, E.H.D, I, 279 a)

mbasu (pulaar) : sac, poche en cuir
mbuus (wolof) sac, poche.

 *miswt* : couronne blanche (Jéquier, Frises, p. 12)

mbasu et *mbuus* : même sens que *supra*

 *mhn* : diadème (Jéquier, Frises, p. 9)

maxna, makna (pulaar) : sorte de bonnet de taille moyenne
mbaxna (wolof) : même sens qu'en pulaar.

 *nms* : coiffure némès (Jéquier, Frises, p. 9)

nemsa (pulaar) : sorte de bonnet cousu aux extrémités ?

 *shmty* : the crowns of the South and the North united (Budge, E. H. D. II, 692b); le terme signifie "les deux puissantes".

sembe (pulaar) : puissance
summbuya (mandingue) : sorte de bonnet.

 *sšd* : bandeau (Jéquier, Frises, p. 47)

caddi (pulaar) : bandeaux (pluriel).

sd : bande de tête (Jéquier, Frises, p. 47) *sadd-* (pulaar) : attacher autour.

Ce tableau appelle quelques commentaires : les termes recensés appartiennent surtout au pulaar, langue que nous connaissons et parlons. Les autres se répartissent entre le wolof, le mandingue (langues du Sénégal), le dogon (Mali) et le yoruba (Bénin, Nigéria). Pour les rapprochements entre termes pulaar et égyptiens, nous avons déjà remarqué dans nos travaux

précédents que, de l'égyptien, situés en début de mot, devenaient *a, i, u, o, e, w*, en pulaar, recevaient un support consonantique ou disparaissaient purement et simplement. De même le *t* final égyptien, qui marque souvent le féminin, n'est pas toujours conservé en pulaar où il n'existe pas de marque distinctive entre le masculin et le féminin. Ce sont ces règles qui expliquent en partie les correspondances telles que :

<i>3tf</i>	<i>atte, attef</i>
<i>3diw</i>	<i>adé</i>
<i>wrt</i>	<i>wort-, wuloor goro</i>
<i>3rt</i>	<i>laara</i>
<i>cff, cffy</i>	<i>laafa</i>
<i>cfnwt, cfnt</i>	<i>lefol</i>
<i>cfnt</i>	<i>kufne</i>
<i>cfn</i>	<i>fiil</i>

On voit que *atte* et *adé*, bien que n'étant pas des termes pulaar, obéissent aux mêmes règles. A l'intention des lecteurs qui ne maîtrisent pas la transcription du pulaar et du wolof, précisons que *x* se prononce approximativement comme le français *kh* et *c*, comme *tch* de la même langue. Par ailleurs, en pulaar, il y a une alternance entre *s* et *c* (c'est souvent le cas quand on passe du singulier au pluriel ou de l'infinitif du verbe à certaines formes construites ; ce n'est pas là le seul cas d'alternance bien entendu).

Pour les correspondances entre les lexèmes égyptiens et pulaar, se reporter aux pages indiquées *supra*. La correspondance *wrt* (égyptien) et *goro* (dogon) pourrait s'expliquer, comme en pulaar, par l'équivalence *w/g*. Ces phonèmes alternent d'ailleurs régulièrement en pulaar.

Maintenant intéressons-nous à l'aspect sémantique des rapprochements proposés. Là, il n'y a aucune difficulté majeure, les champs sémantiques étant quasiment identiques. A signaler cependant que le rapprochement *némès/nemsa* repose sur une reconstitution théorique du terme pulaar à partir du verbe *nemsude* : fermer, entraver en cousant. Ainsi *nemsa* serait une forme raccourcie de *laafa* (bonnet) *nemsa* (à extrémités cousues). Il nous a paru utile de faire cette précision. En tout cas la forme générale du *némès* égyptien qui est une coiffure aux extrémités fermées autorise une telle interprétation, et nous ne sommes même pas certain que *nemsa* n'existe pas réellement en pulaar comme nom de coiffure ; il faudra sans doute continuer les investigations avant de trancher définitivement cette question.

De manière générale, la pertinence des contenus sémantiques est heureusement, dans la plupart des cas, confirmée par les déterminatifs des termes égyptiens : non seulement on sait, sans risque d'erreur, qu'il s'agit bien d'une coiffure quand derrière le terme il y a une coiffure mais il est même possible de deviner la forme générale de la coiffure en question.

De même les déterminatifs combinés  rendent bien l'idée « attacher autour » correspondant au pulaar *fiil* et au wolof *fal*.

En effet, le premier déterminatif, qui est une corde arrangée en boucle, suggère bien l'idée d'attacher, et le deuxième, une main tenant un petit bâton, renvoie généralement à l'idée d'action d'après GARDINER⁴. Si les rapprochements linguistiques sont probants, voyons maintenant ce qu'il en est des formes des coiffures égyptiennes et africaines. Là aussi les similitudes sont très frappantes.

3. Les formes des coiffures

Au-delà des déterminatifs accompagnant les termes égyptiens, les formes générales de certains couvre-chefs sont très voisines. Le *laara* des poularophones est une coiffure en cotonnade (à l'origine) de forme conique au sommet, dont l'ouverture épouse l'ovale du visage, avec deux prolongements latéraux couvrant les oreilles et se rejoignant sous le menton par l'intermédiaire de deux cordons que le porteur attache pour éviter la chute du couvre-chef. Cette coiffure était celle des circoncis, des guerriers et des chasseurs. Elle se retrouve aussi chez les populations voisines des poularophones, notamment les Wolof.

C'est une coiffure similaire qu'on retrouve aussi chez les Dogon. Voici la description qu'en donne Marcel Griaule en parlant d'un prêtre : «Il portait un bonnet phrygien grenat, enserrant les oreilles, avec une pointe relevée en uræus sur la racine du nez à la manière dite "le vent souffle"⁵. Ce bonnet dont la technique de fabrication a fait l'objet d'une attention particulière de la part de R.M.A. BEDAUX⁶, est très proche du *némès* égyptien. D'après les représentations fournies par M. GRIAULE (pl. I.), on voit qu'il pouvait être porté de différentes façons et présentait même, peut-être, plusieurs variétés. Le *némès* égyptien lui aussi n'était pas uniforme ; il y en avait plusieurs variétés. Cette coiffure aux trois extrémités fermées (*nemsa*) est bien celle qui se rapproche le plus du *laara* ou du bonnet dogon, même s'il faut reconnaître qu'elle était beaucoup plus complexe que ceux-ci, avec ses plis astucieux et sa coupe toute particulière, autant que permettent d'en juger les représentations qui nous sont parvenues à travers les monuments égyptiens (pl. II).

La couronne blanche de l'Égypte qui, originellement appartenait au seul Sud, trouve sa réplique chez les populations yoruba ou de culture yoruba. On sait déjà que ladite couronne affecte la forme d'une mitre blanche⁷. Quant à l'*adé*, voici la description qu'en donne PALAU MARTI en parlant du couronnement de l'*Oni* d'Ifé :

«Le lendemain, pour la proclamation solennelle, *Ishoko* se tient sur un monticule de terre appelé *idi orisha* ("le support de l'*orisha*"), on le coiffe alors d'un pagne blanc (nom d'une couronne) et on le proclame *Oni*⁸...».

Se faisant plus précis, l'auteur ajoute :

4. GARDINER (A.H.), 1976, Sign-List, V6-8 et D 40.

5. GRIAULE (M.), 1964, p. 19.

6. BEDAUX (R.M.A.), 1980, pp.9-23.

7. BONHÊME (M.A.) et FORGEAU (A.), 1988, p. 26.

8. PALAU MARTI (M.), 1964, p. 21.

«L'adé est une coiffure qui affecte la forme d'une mitre, ornée de dessins symboliques formés avec des perles de couleurs ; les franges accrochées au bord inférieur de la coiffure proprement dite, forment une sorte d'épais rideau. L'adé est l'insigne le plus important des rois yoruba et le roi offre des sacrifices à son adé⁹».

La similitude entre les deux couronnes est presque parfaite (voir planche III, 1, 2 et 3). Cette similitude formelle se double d'une autre, mystique, sur laquelle nous reviendrons.

3. Le symbolisme des coiffures

Il y a aussi un fait sur lequel il faut insister : c'est la place de la couronne dans la symbolique de la royauté, aussi bien en Égypte ancienne qu'en Afrique noire. L'un des tout premiers pharaons égyptiens, Narmer/Ménès, pour souligner sa qualité de roi de l'ensemble du pays, apparaît, portant successivement sur la tête, la couronne blanche de Haute-Égypte et la couronne rouge de Basse-Égypte (voir pl. IV, 1). Ces actes symboliques donnent à la couronne une signification toute particulière dans l'affirmation du pouvoir. Toujours en Égypte, l'imposition des couronnes est l'un «des épisodes les plus importants de l'investiture royale¹⁰». D'après Marie Ange BONHÊME et Annie FORGEAU, la reine Hatchepsout a reçu pas moins de neuf couronnes du dieu Amon ; et les lacunes décelées sur le monument laissent supposer que le compte est loin d'être atteint¹¹. Chez les Yoruba, nous avons déjà vu que la proclamation du roi intervenait immédiatement après l'imposition de la couronne (voir *supra*).

Au Cayor aussi la cérémonie d'investiture du Damel comporte l'imposition de la couronne. Voici la description qu'en donne Cheikh Anta DIOP : «...on élève un grand tas de sable d'environ un mètre de haut. Le Damel s'assied là-dessus ... puis le Diawrigne pose sur la tête du Damel la couronne ancestrale formée d'un turban "orné" d'écarlate et d'amulettes en or et en argent et contenant des gri-gri pour la protection mystique du roi¹²»

Ainsi, si la couronne symbolise la royauté, elle sert aussi de protection mystique au souverain. Cela est très clair chez les Wolof du Cayor avec les gris-gris qui entrent dans sa confection. Cela est manifeste aussi chez les Yoruba avec les sacrifices qui étaient offerts à l'adé. Cette coiffure doit en effet être douée d'une certaine «puissance» pour qu'on lui sacrifie. En Égypte le fait ne se discute même pas. L'uræus qui est quasiment inséparable de la couronne sert directement à la protection du pharaon¹³.

C'est pourquoi il se dresse menaçant à l'avant de la coiffure. Le souverain ne pouvait espérer meilleure protection que celle du cobra, l'un des serpents les plus venimeux au monde. N'oublions pas que la double couronne elle-même porte un nom évocateur : *shmtj*, «les deux puissantes» ; et c'est à juste raison que les auteurs de *Pharaon* écrivent : «Des hymnes étaient chantés aux couronnes, qui recelaient une puissance redoutable¹⁴». Ici des sacrifices, là des hymnes : le but recherché est manifestement le même et l'objet de ces délicates attentions est, à n'en pas douter, loin d'être un simple couvre-chef.

9. *Id. ibid*, p. 187.

10. BONHÊME (M.A) et FORGEAU (A.), 1988, p. 274.

11. *Id. ibid*, p. 274-275.

12. DIOP (C.A.), 1981, p. 222.

13. BONHÊME (M.A) et FORGEAU (A), 1988, pp. 26-27.

14. *Id. ibid*, p. 26.

Cette manière de voir est confirmée et étayée par la mythologie dogon. D'après les Dogon, l'origine du bonnet du Hogon (chef religieux suprême) est très lointaine et chargée de symboles : «*Le bonnet du Hogon d'Arou, chef religieux des Dogon, rappelle à la fois les 266 bummō initiaux de la pensée d'Amma et la formation de l'univers à partir des 266 yala de "l'œuf d'Amma"... Il a la forme d'une calotte au fond bombé et au corps cylindrique...*»¹⁵. La coiffure du Hogon symbolise encore autre chose : «*Le bonnet lui-même représente le placenta d'Amma et le pompon supérieur son "attache", les quatre pendeloques sont les quatre nommo anagonno issus du placenta initial. Le bonnet lui-même est inscrit dans un carré qui représente la demeure d'Amma ...*»¹⁶ (voir pL. IV, 2).

En Égypte aussi la couronne n'était pas étrangère à l'organisation du monde, à commencer par le monde égyptien. On voit bien l'unificateur du pays, Narmer/Ménès, précédé de ses enseignes (divinités claniques ?), arborer ostensiblement la couronne blanche, puis la couronne rouge¹⁷. N'est-ce pas donner ainsi aux couronnes un grand rôle dans l'organisation politique du pays ? D'autre part, la déesse Ouadjit remettant la couronne rouge à la reine Hatchepsout, tient le discours suivant : «*Ma fille, mon aimée, Hatchepsout, tu as reçu ta couronne, à savoir la couronne - nt [...] ; son crochet demeure stable sur ta tête et sa tige a percé le ciel, ses flammes sont dirigées contre les îles (les habitants de la mer Égée), après que tu es apparue en tant que maîtresse de Pé et de Dep*»¹⁸. Ajoutons aussi que l'uræus de la couronne de la même reine proclame : «*Je renverse pour elle les Nubiens quand je me replie au milieu de son front [...] Je soumetts pour elle ce qu'entoure le disque (solaire). J'accomplis pour elle le rite de jubilation dans le ciel du Sud. Je fais que le ciel du Nord l'acclame*»¹⁹. Ici aussi le rôle de la couronne (ou d'une de ses composantes) dans le rayonnement de l'ordre pharaonique est certain. Les similitudes entre couronnes égyptiennes et africaines ne s'arrêtent pas là ; elles concernent aussi la symbolique des couleurs.

5. La couleur des coiffures

En Égypte pharaonique existaient deux grandes couronnes : la mitre blanche de Haute-Égypte et le mortier rouge de Basse-Égypte. On peut donc dire qu'il y avait le blanc pour une partie du pays et le rouge pour l'autre. Il semble pourtant qu'à l'origine les choses n'étaient pas aussi tranchées que cela et que toutes les deux couronnes étaient originaires du Sud. En effet les traces de la couronne rouge les plus anciennes ont été retrouvées au Sud²⁰. VERCOUTTER, qui pense lui aussi que la couronne rouge vient de cette région, avance les explications suivantes : «*...Narmer, vainqueur de Nagada, se serait approprié la couronne rouge, symbole de la puissance de son ennemi [...]. Après la victoire de Narmer, l'Égypte du Nord, au sens géographique du terme, serait passée tout naturellement au pouvoir des pharaons de la Ière dynastie, héritiers des souverains évincés de Nagada/This*»²¹ et se serait vu imposer la couronne rouge.

Ainsi le blanc et le rouge seraient les deux couleurs symboliques de la royauté égyptienne, la hiérarchisation n'étant que le fait d'une victoire militaire des souverains de Hiérakonpolis sur ceux de Nagada/This.

15. GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G), 1991, P. 104.

16. *Id. ibid.*, p. 501 ; p. 502, fig. 190 ; voir aussi p. 192, fig. 59 et planche IV, 2.

17. cf. Palette de Narmer, recto et verso.

18. BONHÊME (M.A.) et FORGEAU (A.), 1988, p. 275.

19. *Id. ibid.*, pp. 26-27.

20. MIDANT-REYNES (B.), 1992, pp. 174-175

21. VERCOUTTER (J.), 1992, p. 244.

En Afrique aussi nous retrouvons les deux couleurs. Au Bénin le rouge et le blanc sont effectivement celles de la royauté : si le tissu de l'*adé* est blanc (cf. *supra* description du couronnement de l'*Oni*), il est aussi abondamment décoré de corail (qu'on retrouve également sur d'autres vêtements du roi) ; ce qui finit par donner à la couronne une certaine couleur rouge. C'est que le rouge et le blanc sont respectivement les couleurs des dieux Shango et Obatala²².

Mais de manière générale, il semble que le rouge soit plus présent que le blanc au sein des royautés africaines. Il faut certes rester prudent puisque nous n'avons pas fait une enquête exhaustive sur la question, mais c'est ce que semblent confirmer les exemples qui vont suivre.

Chez les poularophones de la région du fleuve Sénégal, jusqu'à un passé récent, les chefs de canton ou de province, héritiers de la chefferie traditionnelle, portaient comme couvre-chef le fameux *wuloor* déjà mentionné dans le lexique. Cette coiffure souple et allongée frappait les esprits par son rouge écarlate ; et si cette couleur a été choisie, c'est probablement en conformité avec la symbolique traditionnelle.

Chez leurs voisins du Cayor, la couronne ancestrale était «formée d'un turban "orné" d'écarlate». Donc là aussi la présence du rouge est incontestable. Chez les Bambara, « *le rouge était réservé autrefois au seul roi*²³ » d'après Dominique ZAHAN.

Pour les Dogon, les choses sont encore plus claires. Deux passages du *Titre d'honneur des Arou* ne laissent aucun doute sur la prépondérance du rouge : «*Tout le monde a remué (pour avoir le bonnet de la chefferie) ... le bonnet n'a pas voulu se poser sur leur tête. Le bonnet rouge est descendu (du ciel) pour Adouon d'autrefois. Il a pris le bonnet rouge Adouon de la place de la quatrième génération*²⁴... *Amma a fait sortir du ciel le bonnet rouge de la chefferie pour le donner aux Dogon*²⁵...». L'explication que le vieil OGOTEMMÉLI donne à Marcel GRIAULE est aussi d'une grande limpidité : «*Un autre accessoire particulier du Hogon et qui manifeste l'origine de son pouvoir est le bonnet rouge. Le bonnet rouge est comme le soleil sur la tête du Hogon. Nul autre que lui ne peut le porter dans Sanga*²⁶». C'est pourquoi le tirailleur Koguem, qui avait une chéchia de même couleur, était obligé de la retirer dès qu'il entrait dans le village²⁷.

On le voit, en matière de couronne, la symbolique des couleurs entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire est la même. Mais ce n'est pas tout.

6. La terminologie du couronnement

Dans le domaine de la terminologie du couronnement, cette étude permet de rectifier certaines conclusions trop vite avancées. En effet en pular, le terme *fiil* signifie étymologiquement "enrouler autour". C'est ce terme qui, par extension, signifiera "couronner". Un tel glissement de sens se comprend aisément car, le couronnement consistait à enrouler autour de la tête du souverain une bande d'étoffe appelée *lefol*. En wolof, le terme *fal* signifie la même chose : couronner. Là aussi on retrouve la fameuse

22. PALAU MARTI (M.) 1964, p. 186.

23. ZAHAN (D.), , 1951. p. 54.

24. DIETERLEN (G.), 1982, p. 177.

25. *Id. ibid.* p. 199.

26. GRIAULE (M.) 1966, p. 115.

27. *Id. ibid.*

bande d'étoffe, un turban au Cayor, d'après Cheikh Anta DIOP. Il se trouve que dans les sociétés islamisées de la Sénégalie, les marabouts franchissant les différentes étapes de leur formation prirent l'habitude de recevoir un turban symbolisant leur grade (*Tapsiiru*²⁸, *Alfaa*²⁹, etc.), à l'instar des chefs traditionnels. Les Arabes utilisant le même type de couronnement et leur influence grandissant en Afrique soudano-sahélienne, l'origine de la pratique leur fut attribuée et aujourd'hui bon nombre de Sénégalais sont convaincus que c'est au monde arabo-islamique qu'à été emprunté le mode de couronnement en vigueur.

Pourtant l'étude des correspondances établies dans le lexique entre les termes égyptiens *cfn* (*to bind, to tie, to tie something on*), *cfnwt* (bandlet), pulaar *fiil* (enrouler autour, couronner), *lefol* (bande d'étoffe, turban) et wolof *fal* (couronner), montre que les origines du couronnement et de la terminologie qui lui est appliquée sont incontestablement antérieures à l'islamisation des populations sénégalaises. De même le *kufne*, qui est aujourd'hui en Sénégalie, la coiffure par excellence des hommes mûrs donc d'une grande piété religieuse, est loin d'être un héritage de l'islam, l'égyptien *cfnt* (*head-cloth, head-dress*) l'atteste, comme l'atteste aussi la présence du même type de coiffure (chez les Juifs et les chrétiens).

Ainsi, plutôt que d'un héritage exclusivement islamique, il s'agit plus vraisemblablement d'une superposition de deux héritages venus peut-être de la même source originelle et que les hasards de l'histoire ont de nouveau croisés. De telles similitudes peuvent-elles raisonnablement avoir eu comme berceau le Sahara préhistorique ? Il semble que non, car elles renvoient, encore une fois, à des faits qu'il est difficile de situer au Sahara. Elles concernent en effet une royauté déjà évoluée, avec un symbole essentiel du pouvoir : la couronne. Seule la vallée du Nil a pu servir de berceau à l'élaboration de telles similitudes culturelles. C'est ce qu'ont toujours, du reste, laissé entendre la plupart des populations africaines à travers leurs traditions orales les plus authentiques, qui désignent la vallée du Nil comme leur berceau originel.

□ Références

- BEDAUX (R.M.A.), «*Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest Africain au moyen Age : les textiles*», *Journal de la Société des Africanistes*, T.L.,1, 1980, pp. 9-23.
- BERTHO (J.) : «*Coiffures-masques à franges de perles chez les rois yoruba de Nigéria et du Dahomey*», *Notes Africaines*, n° 47, 1950, pp. 71-74.
- BONHÈME (M.A.) et FORGEAU (A.), *Pharaon. Les secrets du pouvoir*. Paris, Armand Colin, 1988.
- BUDGE (E.A.W.), *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*. New York, Dover Publications, Inc, 1978. 2 vol.
- DIETERLEN (G.), «*Le titre d'honneur des Arou (Dogon-Mali)*», *Mémoires de la Société des Africanistes*, Paris, 1982.
- DIOP (C.A.) : -*Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, I.F.A.N, 1977.
- *Civilisation ou barbarie*. Paris, Présence africaine, 1981.
- GARDINER (A.H.), *Egyptian Grammar*. Oxford, Griffith Institute, 1976.
- GRIAULE (M.), *Dieu d'Eau - Entretien avec Ogotemmêli*. Paris, Fayard, 1966.
- GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G.), *Le Renard Pâle*. Paris, Institut d'ethnologie, 1991.
- JÉQUIER (G.), *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*. Le Caire, MIFAO, 47, 1921.
- LALOUETTE (C.), *L'art et la vie dans l'Égypte pharaonique*. Paris, Fayard, 1992.

28. Terme pulaar tiré de l'arabe et désignant le marabout qui a maîtrisé la traduction du Coran.

29. Terme pulaar tiré de l'arabe et désignant le marabout qui a maîtrisé l'ensemble des disciplines religieuses.

- LAM (A.M.) : - «*Au-delà de l'incertitude : les armes pour des conclusions scientifiquement établies dans le domaine des rapprochements entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire*», Annales de la FLSH, n° 20, 1990, pp. 143-158.
 - «*Mr : un outil agricole à travers le temps et l'espace* », ANKH, n° 2, 1993, pp. 19-27.
 - *De l'origine égyptienne des Peuls* , Paris, Présence Africaine/Khepera, 1993.
 - *Le Sahara ou la vallée du Nil ? Aperçu sur la problématique du berceau de culturelle de l'Afrique noire*, Dakar, IFAN/khepera, 1994.
 l'unité - «*Bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique noire* », ANKH, n° 3, 1994, pp. 114-131.
- LECLANT (J.), «*Afrika*», *Lexikon der Ägyptologie*, I, 1, 1972, colonnes 85-94.
- MICHALOWSKI (K.), *Histoire mondiale de la sculpture. Égypte*. Paris, Hachette, 1978.
- MIDANT-REYNES (B.), *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*. Paris, Armand Colin, 1992.
- PALAU MARTI (M.), *Le roi-dieu au Bénin*. Paris. Berger-Levrault, 1964.
- THOMAS (L.V.), «*Temps, mythe et histoire en Afrique de l'Ouest*», Présence Africaine, T. XXXIX, 1961, pp. 12-58.
- VERCOUTTER (J.), *L'Égypte et la vallée du Nil. Des origines à la fin de l'Ancien Empire*. Paris, P.U.F., 1992.
- VERNUS (P.), «*La naissance de l'écriture dans l'Égypte ancienne* », Archéo-Nil, n° 3, 1993, pp. 75-108.
- ZAHAN (D.), «*Les couleurs chez les Bambara du Soudan Français*», Notes Africaines, n° 50, 1951, pp. 52-56.



Planche I : **Le bonnet dogon**
(Source : Marcel GRIAULE, *Dieu d'Eau*, Paris, Fayard, 1966)

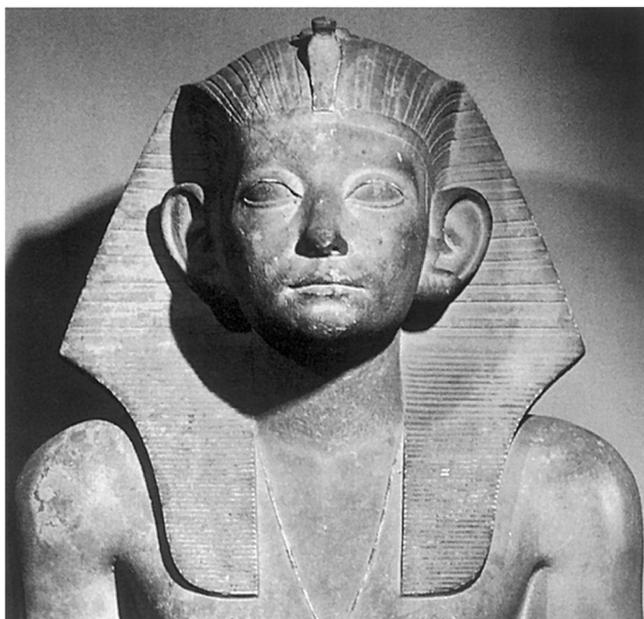


Planche II : Pharaons portant le némès :

(a) *Amenemhat III ; XIIe dynastie (vers 1800 av. J. C.)*
(Source : Dietrich WILDUNG, *L'âge d'or de l'Égypte — Le Moyen Empire*, Office du Livre, 1984)

(b) *La reine Hatshepsout ; XVIIIe dynastie (vers 1500 av. J.C.)*
(Source : Jacques PIRENNE, *Histoire de la civilisation égyptienne*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1962)



Planche III : Pharaon portant la couronne blanche

(a) *Sesostris Ier ; XIIe dynastie (vers 2000 av. J.C.)*

(Source : Jacques PIRENNE, *Histoire de la civilisation égyptienne*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1962)

(b) *Le roi Ketu : l'Alakétu actuel coiffé de l'adé garni de franges de perles qui dissimulent sa figure.*

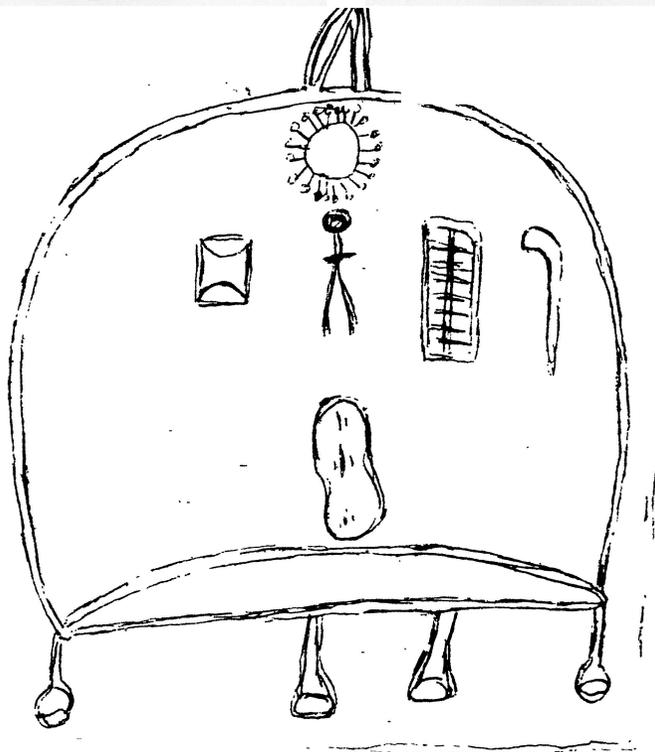
(Source : M. Palau MARTI, *Le roi-dieu du Bénin*, Paris, Berger-Levrault, 1964)

(c) *Le roi Kétu en 1949.*

(Source : J. BERTHO, "Coiffures-masques à franges de perles chez les rois yoruba de Nigéria et du Dahomey", *Notes africaines*, n° 47, 1950, IFAN, Dakar, p. 73, figure 14)



(a)



(b)

Planche IV : (a) **La Palette de Narmer** ; Ière dynastie (vers 3000 av. J.C.)
 (Source : Jacques PIRENNE, *Histoire de la civilisation égyptienne*, tome 1, Paris, Albin Michel, 1962)

(b) **Le bonnet de Hogon**
 (Source : Marcel GRIAULE, *Le Renard Pâle*, Paris, Institut d'ethnologie, 1991)

□ **L'auteur**

Historien, il s'est spécialisé en égyptologie. Docteur d'État ès Lettres, Professeur à l'Université Cheikh Anta DIOP de Dakar, il consacre l'essentiel de ses recherches (cf. bibliographie exhaustive dans ANKH n°1, 1992) et de ses enseignements aux relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. Il collabore également, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*.

Publications

Cf. ANKH n° 1 pour bibliographie exhaustive.

“*mr, Un outil agricole à travers le temps et l'espace*”, ANKH n° 2, avril 1993, pp. 19-27.

De l'origine égyptienne des Peuls, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1993.

Le Sahara ou la Vallée du Nil ? Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire, Dakar, Paris, IFAN Ch. A. Diop/Khepera/A.M. Lam, 1994.

“*Bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique noire*”, ANKH n° 3, juin 1994, pp.114-131.

A paraître : *Les Chemins du Nil — Les relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique noire*.